

TEXTE 1 – E.M. REMARQUE, *A l'Ouest rien de nouveau*, 1929.

Durant la Première Guerre, Stanislas Katczynsky, appelé Kat, « la tête de notre groupe, dur, rusé, roublard, âgé de quarante ans », a repéré des oies dans une grange et Paul Bäumer, le narrateur, âgé de 19 ans, attend la nuit pour aller en voler une. Il abat un chien qui les gardait contre les voleurs et réussit à en capturer une qu'il apporte en triomphe à son ami.

Ainsi, nous sommes assis l'un en face de l'autre, Kat et moi, soldats aux uniformes élimés, faisant cuire une oie au milieu de la nuit. Nous ne parlons pas beaucoup, mais nous sommes, l'un pour l'autre, plus remplis d'attentions délicates que ne peuvent l'être, à ce que je crois, des amoureux. Nous sommes deux êtres humains, deux chétives étincelles de vie et, au-dehors, c'est la nuit et le cercle de la mort. Nous nous tenons assis à leur bordure, à la fois menacés et abrités ; sur nos mains la graisse coule ; nos cœurs se touchent et l'heure que nous vivons est semblable à l'endroit où nous nous trouvons : le doux feu de nos âmes y fait danser les lumières et les ombres de nos impressions. Que sait-il de moi, et moi, que sais-je de lui ? Autrefois, aucune de nos pensées n'eût été semblable ; maintenant, nous sommes assis devant une oie, nous sentons notre existence et nous sommes si près l'un de l'autre que nous n'en parlons même pas.

Faire rôtir une oie, cela demande du temps, même quand elle est jeune et grasse ; c'est pourquoi nous nous relayons. L'un de nous l'arrose pendant que l'autre dort. Pau à peu un parfum délicieux se répand tout autour de nous.

Les bruits du dehors forment une sorte de chaîne, un rêve, mais dans lequel le souvenir ne s'efface pas complètement. Dans un demi-sommeil je vois Kat lever et abaisser la cuiller ; je l'aime, avec ses épaules, sa silhouette anguleuse et penchée, et en même temps je vois derrière lui des forêts et des arbres et une voix bonne dit des paroles qui m'apaisent, moi, tout petit soldat qui marche sous le grand ciel, avec ses grosses bottes, son ceinturon et sa musette, suivant le chemin qui est devant lui, prompt à oublier et qui n'est plus que rarement triste et avance toujours sous le vaste ciel nocturne.

Un petit soldat et une voix bonne ; et si on voulait la cajoler, peut-être qu'il ne serait plus capable de comprendre la chose, maintenant, ce soldat qui marche avec de grandes bottes et le cœur délabré, ce soldat qui marche parce qu'il a des bottes et qui a tout oublié, sauf l'obligation de marcher. A l'horizon n'y a-t-il pas des fleurs et un paysage si calme qu'il voudrait pleurer, le soldat ? N'y a-t-il pas là des images, qu'il n'a pas perdues parce qu'il ne les a jamais possédées, des images troublantes, mais qui, cependant, sont pour lui chose passée ? N'y a-t-il pas là ses vingt ans ?

J'ai la figure mouillée et je me demande où je suis. Kat est là devant moi, son ombre géante toute courbée s'incline, sur moi, comme une image du pays natal. Il parle bas, il sourit et il revient vers le feu.

Puis il dit :

« C'est fini.

- Oui, Kat. »

Je me secoue. Au milieu de l'espace brille le rôti doré. Nous prenons nos fourchettes pliantes et nos couteaux et nous nous coupons une cuisse pour chacun. Avec cela nous mangeons du pain de munition que nous plongeons dans la sauce. Nous mangeons lentement, avec une jouissance complète.

« Tu le trouves bon, Kat ?

- Oui, et toi ?

- Très bon, Kat. »

Nous sommes comme des frères et nous nous offrons mutuellement les meilleurs morceaux.

Ensuite je fume une cigarette, Kat un cigare. Il y a encore beaucoup de restes.

« Qu'en penses-tu Kat, si nous allions en porter un morceau à Kropp et à Tjaden¹ ?

- Entendu ! » fait-il.

Nous coupons une portion et l'enveloppons soigneusement dans du papier de journal.

Nous avons l'intention de réserver le restant pour notre baraquement, mais Kat rit, rien qu'en disant : « Tjaden. »

Je le vois bien, il faut que nous emportions tout. Aussi nous nous dirigeons vers le poulailler

¹ Kropp et Tjaden sont deux autres soldats du groupe, du même âge que le narrateur.

pour réveiller les deux copains. Auparavant, nous mettons les plumes dans un paquet, que nous jetons au loin.

Kropp et Tjaden nous regardent comme un mirage. Puis leurs mâchoires se mettent à travailler. Tjaden tient à deux mains une aile qu'il a mise dans sa bouche à la façon d'un harmonica et il mastique. Il avale la graisse du pot et il dit tout en mangeant bruyamment : « Je ne l'oublierai jamais. »

TEXTE 2 - Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919.

Pendant leurs quelques jours de repos, les soldats désœuvrés se promènent dans le village. Ils vont au café ou chez les différents marchands où ils discutent, marchandent, se disputent. Ils regardent les autres régiments monter en ligne. Jacques et ses camarades se retrouvent souvent à la ferme du moulin où ce qu'ils paient pour leur nourriture aide les fermiers à vivre. Ils se sentent bien dans cette famille.

On est chez soi, loin du danger, loin de la guerre. Les énormes rondins des gourbis craignent l'obus et s'arcbutent ; ici, c'est un joli mur tendu de papier rose, qui nous protège. On a confiance. Mieux que par tous les parapets on se sent défendu par cette lumière qui vous semble si belle après la lueur jaune et dansante des bougies, on se sent défendu par le feu qui ronfle, par la marmite qui fume, par tout cet humble bonheur - et même par cette odeur provocante d'oignons, tout pareils à de petits fruits blancs, dans une assiette.

*

Un vrai dîner de famille, de ces dîners d'hiver, plus intimes, plus cordiaux que les autres, où le bonheur frileux vient se blottir près du feu.

Sommes-nous des soldats ? A peine on l'oublie. Il y a bien la vareuse de Berthier, une ou deux vestes bleues, mais les autres sont en chandail, en gilet, sans rien de militaire. Demachy s'est même fait envoyer un gros pyjama à brandebourgs de soie, ce qui l'a définitivement perdu dans l'esprit du village nègre² et désigné à la malveillance tenace de Morache.

Insoucieux, solides, nos vingt-cinq ans éclatent de rire. La vie est un grand champ, devant nous, où l'on va courir.

Mourir ! Allons donc ! Lui mourra peut-être, et le voisin et encore d'autres, mais soi, on ne peut pas mourir, soi. Cela ne peut pas se perdre d'un coup, cette jeunesse, cette joie, cette force dont on déborde. On en a vu mourir dix, on en verra toucher cent, mais que son tour puisse venir, d'être un tas bleu dans les champs, on n'y croit pas. Malgré la mort qui nous suit et prend quand elle veut ceux qu'elle veut, une confiance insensée nous reste. Ce n'est pas vrai, on ne meurt pas ! Est-ce qu'on peut mourir, quand on rit sous la lampe, penchés sur le plat d'où monte un parfum vert de primrenelle et d'échalote ?

D'ailleurs, nous ne parlons jamais de la guerre : c'est défendu pendant les repas. Il est également interdit de parler argot et de s'entretenir du service. Pour toute infraction, il faut verser deux sous d'amende à la cagnotte : c'est notre jeu de tous les jours. Ricordeau, notre nouveau sergent, y mange ses dix-huit sous de solde. Il parle prudemment, pourtant, car nous l'avons rendu méfiant, mais Sulphart trouve toujours des ruses nouvelles pour amener la conversation sur le terrain glissant, et tout à coup le mot malheureux échappe : la corvée de la veille, l'attaque du seize, le poste d'écoute...

- Deux sous ! Deux sous ! criions-nous.

Si par malheur Ricordeau veut se défendre, c'est pour mieux se perdre :

- Je ne marche pas, proteste-t-il, ne voulant pas payer l'amende.

Aussitôt, tout le monde hurle de plus belle :

- C'est de l'argot ! deux sous de plus !...

De quoi parlons-nous ? De tout, pêle-mêle. On parle de son métier, de ses amours, de ses affaires, avec de la gaieté partout. La vie de chacun se disperse en bribes d'anecdotes et, sans vouloir mentir, on brode un peu : il y a si peu de choses dans notre passé naissant de jeunes gens !

Les moins gais n'ont jamais de souvenirs tristes à raconter ; on n'en devine dans l'existence d'aucun. Ils ont connu des deuils, pourtant, des misères. Oui, mais c'est passé... De sa vie, l'homme ne

² Nom donné par les Poilus à certains des campements construits en deuxième ligne, à l'abri des tirs ennemis. Ces huttes leur rappelaient les villages d'Afrique qu'ils avaient vus en photos.

garde que les souvenirs heureux ; les autres, le temps les efface, et il n'est pas de douleur que l'oubli ne cicatrise, pas de deuil dont on ne se console.

Le passé s'embellit ; vus de loin, les êtres semblent meilleurs. Avec quel amour, quelle tendresse, on parle des femmes, des maîtresses, des fiancées ! Elles sont toutes franches, fidèles, joyeuses, et l'on croirait, à nous entendre ces soirs-là, qu'il n'y a que du bonheur dans la vie.

Parfois, quelque chose claque sur le mur, comme un coup de fouet. C'est une balle perdue.

- Entrez, crie Demachy.

55 Si quelqu'un parle du Fritz qui l'a tirée, toute la tablée s'agite : « Deux sous ! deux sous ! » Et l'on rit.

- Il a fallu la guerre pour nous apprendre que nous étions heureux, dit Berthier, toujours grave.

- Oui, il a fallu connaître la misère, approuve Gilbert. Avant, nous ne savions pas, nous étions des ingrats...

Maintenant, nous savourons la moindre joie, ainsi qu'un dessert dont on est privé. Le bonheur est partout : c'est le gourbi³ où il ne pleut pas, une soupe bien chaude, la litière de paille sale où l'on se couche, l'histoire drôle qu'un copain raconte, une nuit sans corvée... Le bonheur ? mais cela tient dans les deux pages d'une lettre de chez soi, dans un fond de quart de rhum. Pareil aux enfants pauvres, qui se construisent des palais avec des bouts de planche, le soldat fait du bonheur avec tout ce qui traîne.

Un pavé, rien qu'un pavé, où se poser dans un ruisseau de boue, c'est encore le bonheur. Mais il faut avoir traversé la boue, pour le savoir.

Questions sur les textes 1 et 2

a. Qu'apporte à ces récits le choix d'une narration à la première personne ?

b. Dans ces deux textes, dont le premier est allemand et le second français, qu'est-ce qui rapproche les soldats allemands Kat et Paul (texte 1) des soldats français (texte 2) ? Quel(s) titre(s) pourriez-vous leur donner ?

5 c. Ces textes vous semblent-ils proches de l'esprit de *La Grande Illusion* ? Justifiez votre réponse.

TEXTE 3 – Guillaume APOLLINAIRE, lettre du 16 avril 1915, *Lettres à Lou*.

10 Mon Lou,

Je suis donc retourné aux tranchées des fantassins pr⁴ service. Je devais trouver l'adjuvant observateur que naturellement n'ai pas pu trouver après l'avoir cherché pendant six heures dans les tranchées sans arrêter de marcher de boyau en boyau.

15 Je me suis mieux rendu compte aujourd'hui de ce que sont ces tranchées : Muraille de Chine, plus frêle que cette muraille de Chine dont on se moquait tant dans les récits de voyages où j'en ai lu la description.

Voici donc, ma chérie, mon odysée dans cette pâle cité du silence, de la monotonie.

20 Je suis parti à pied à huit heures, le matin, passé aux positions de notre batterie prendre les ordres. Dormegnien, le conducteur non monté de ma pièce, me rejoint pr que je le fasse entrer avec moi dans les tranchées. Le secrétaire du commandant qui passe en sens inverse me montre ma nomination de brigadier. Le tireur de ma pièce, nommé Braque, veut m'expliquer où se tient l'adjudant, mais il s'embrouille si bien qu'il finit par venir avec nous. En route, nous nous arrêtons pr examiner des tas d'obus non éclatés, de tous les calibres. Enfin nous joignons une batterie d'un autre régiment. On installe les 75. Zzzzz pan, un obus explosif éclate à 4 mètres de nous : un 88 autrichien. Tout le monde court, sauf nous qui ne savons que faire car nous ne connaissons pas les gars de cette batterie où nous nous trouvons. Zzzz pan, second obus à deux pas. Heureusement que les éclats restent dans le trou ou bien vont je ne sais où. Enfin, on n'a reçu que de la terre et des branches. Les gars de la batterie inconnue nous appellent à leur tanière. Nous y allons. Ces servants sont de l'Orne, tous Normands. Les obus tombent successivement. Puis silence. On repart. Les tranchées blanchissent dans la plaine.

30 On dirait qu'on fait le Métro. Nous arrivons aux tranchées et entrons dans le premier boyau. 2 mètres de haut, 1 mètre de large. Jusqu'à un mètre et demi depuis le sol, c'est de la craie : blanc de neige. Tout cela est d'une propreté minutieusement extraordinaire. Pas un fétu de paille, pas un papier. Tous les 4

³ **Gourbi** : abri sommaire dans les tranchées.

35 ⁴ **Pr.** : pour. Les abréviations sont assez courantes dans les lettres.

ou 5 mètres, un garage semi-circulaire permet à un homme de se mettre de côté, afin de laisser passer ceux qui viennent en sens contraire. En face, se trouve un puisard. Les boyaux ont des noms : Boulevard Bonaparte, Boulevard Allemand, Boulevard Mort aux Boches, Boyau Fabert, Boyau Gabrielle, Boyau de la Rose, Boyau de la Marquise, Boyau des Foireux. Tout cela s'entrecroise infiniment. C'est, je te l'ai dit, la muraille de Chine, mais en creux. C'est un vrai dédale. Minos avec sa tête de vache s'y croirait dans son labyrinthe, qui était carré somme toute, mais pas d'Ariane, les Arianes sont complètement absentes.

De féminin

Nous n'avons rien

A part Rosalie-Baïonnette

Dit la chanson du front. Très peu de soldats. Parfois une sentinelle près des créneaux. Parfois dans un trou on voit des pieds, poilus dont on voit les pieds et qui dorment. Parfois un type avec un seau de confiture ou avec un seau de vin. Et les boyaux s'entrecroisent. Une balle siffle, Crrrrss, puis 7 ou 8 sifflent ensemble. Au bord d'un trou un sergent lit un volume des œuvres de Walter Scott. Kilomètres, kilomètres ! Les créneaux de 1^{ère} ligne sont des boîtes de bois mince, sans cul ni couvercle autour desquelles on a mis de petits sacs de terre. J'ai vu aussi une ardoise percée d'un trou. Mais toujours ces créneaux laissent voir que la cloison est mince entre nous et les Boches. C'est frêle et cela a du chic. C'est fait avec rien. Il y a là de la grâce, ma foi, oui, de la grâce féminine. C'est quelque chose comme un chapeau délicat à la mode parisienne. Solide, non pas, léger, léger. Les soldats sont rares. L'un d'eux fait sécher au soleil une chape de mouton. Nous prenons un boyau très peu creux ; on fait un kilomètre à 4 pattes. Puis un boyau profond, devant un bois de bouleaux et de noisetiers. Je saute sur le talus pour te cueillir une branche de noisetier devant les tranchées de 1^{ère} ligne, te l'envoierai avec la bague. Je trouve aussi une violette ci-incluse. Je te l'envoie avec d'autres fleurs ou plantes trouvées dans les tranchées. Cette équipée me vaut une petite éraflure au front et une engueulade verte d'un adjudant d'infanterie. Enfin, nous arrivons au milieu des hussards. Je cherche notre adjudant où il doit être : un poste d'écoute à 30 mètres des Boches. On ne le trouve pas. Un poilu sculpte une femme à poil dans la craie des tranchées, cette nudité immaculée est d'un pompier lamentable. Une cloche (une sonnaille comme les vaches en ont en Suisse est suspendue dans un angle). Dessus on a dessiné à la craie un membre génital. Sur les sacs des créneaux, on lit : « On les aura ! », « Quand même », etc., etc. Je ne trouve pas mon adjudant du 38^{ème}. A 4 heures, je me décide à m'en revenir avec les deux poilus et ma cargaison de fleurs et de plantes, brins d'églaïer, de noisetier, pimprenelle, myosotis, aconit⁵, pâquerettes, etc. Un poilu qui polit une bague d'aluminium nous raconte que, depuis deux jours, les Boches envoient des bombes pleines de tessons de bouteille. On revient par le boyau de la Marquise qui mène à l'arrière. Il y a un puits très profond, des commodités effrayantes. Des poilus se débarbouillent, s'épouillent, etc. Hors des tranchées quelques-uns cultivent un bizarre petit bout de jardin planté par eux ou leurs prédécesseurs.

Voilà le voyage, mon petit Lou. On est revenu par le bois. Aux positions de tir de la batterie on a mangé et bu et nous avons repris le chemin de nos demeures. [...]

Gui

QUESTIONS

1. En quoi la réalité de la Première Guerre Mondiale est-elle ici très différente de celle qui transparaît dans le film de Renoir ?
2. Comment l'« odysée » qu'Apollinaire raconte à Lou ménage-t-elle néanmoins des bouffées d'évasion au sein même des tranchées ?

⁵ **Aconit** : Plante vénéneuse de la famille des Renonculacées.